

Isaure de Saint Pierre

La lune noire
Nouvelles

Elle était donc couchée et se laissait aimer
Et du haut du divan elle souriait d'aise
A mon amour profond et doux comme la mer,
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses ;

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins ces grappes de ma vigne,

S'avançaient, plus câlins que les Anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise.

Baudelaire, *Les fleurs du mal*

Il touche avec précaution les fleurs de cette gorge chaste, et Minne, candide, ne frissonne pas. Il serre d'un bras la taille qui ploie, obéissante, sans rébellion nerveuse comme sans sursaut flatteur...

- Petit glaçon, murmure-t-il.

Colette, *L'ingénue libertine*

Il tremblait, il défaillait, il se prit à rire de joie. Ses mains erraient sur les bras nus, pressaient la taille froide et dure, descendaient le long des jambes, caressaient le globe du ventre. De toute sa force il s'étirait contre cette immortalité.

Pierre Louÿs, *Aphrodite*

L'invitation au château

Yves est mort.

Un simple appel téléphonique, et la rôdeuse affamée envahit l'appartement de Diane. Une petite voix affolée, celle d'une ancienne maîtresse d'Yves, lui conte avec une certaine faconde tous les détails de l'horreur. L'accident était survenu dans la maison où Diane avait connu avec lui des week-ends heureux ponctués de scènes violentes, car il buvait déjà beaucoup trop. Lorsqu'elle l'avait quitté, il avait bu encore plus et elle n'a aucun mal à imaginer sa marche trébuchante, la chute dans l'escalier, la tête se cognant à l'arrête du mur qu'elle connaît si bien. La police avait été alertée par les voisins qui s'étonnaient un peu tard de ne plus le voir, mais tout est toujours tardif à la campagne. On avait trouvé le corps trois jours après sa mort. Yves était recroquevillé au pied de l'escalier, crâne ouvert, bouche figée en un étonnement douloureux. Après avoir raccroché, elle demeure adossée aux oreillers, aussi essoufflée qu'à la fin d'un immense effort. Le lit désert lui fait horreur.

Alors elle se lève et gagne la salle de bain en évitant de se rencontrer dans un reflet du miroir. Parce qu'elle se déteste tout à coup, elle a besoin de s'immerger dans un bain purificateur. Si elle n'avait pris l'initiative de leur rupture, rien ne serait bien sûr arrivé, mais elle savait qu'elle ne le sauverait pas de l'alcool et elle ne l'aimait probablement pas assez pour accepter de sombrer avec lui. Et la fin d'une histoire qui avait été belle et tumultueuse l'avait laissée aussi vide que meurtrie.

Diane n'avait pourtant pu le chasser ainsi de sa vie. Espérant encore l'improbable miracle, la cure salvatrice, le sursaut qui éloignerait ses démons, elle venait parfois le trouver pour le week-end, sans toutefois supporter de le voir devenir cette épave. Les premiers temps de leur séparation, Yves passait la semaine terré dans cette Bourgogne où elle le rejoignait de temps à autre, puis ses visites s'étaient espacées. Lorsqu'elle le revoyait après une absence de plus

en plus longue, le choc était rude. La saleté ne s'était pas seulement emparée des cheveux d'Yves, de sa barbe, de ses vêtements, elle avait marqué peau, traits ou silhouette et la dérive de l'alcool l'isolait sous un orage sans grandeur.

Diane essaie de l'imaginer, paré à présent de la décence et de la majesté de la mort, couché dans son cercueil, en cette maison qu'elle avait essayé d'arranger pour lui. Sous la lune, on doit pouvoir deviner les corbeilles de cosmos et d'azalées, les asters qu'elle avait plantés au pied du frêne, les capucines ruisselant en éclats d'or de chaque côté de l'escalier.

A l'intérieur de la maison, si personne n'est venu nettoyer, le spectacle est sans doute navrant. De la vaisselle sale encombre l'évier, des mouches bourdonnent autour des restes de nourriture. Les cendriers débordent de mégots, les bouteilles jonchent le plancher. Ce n'est pas vrai, il n'a pu mourir ainsi... Sa peine la prend toute entière et elle pleure sur lui et sur eux, hantée par l'image d'Yves. Son corps était resté son ami, même après leur séparation, et il lui est insupportable de penser à cette chair aimée, enfermée dans sa prison de bois.

Du bout des doigts, elle effleure son épaule, son buste, la peau où Yves avait posé caresses et baisers. Dans le plaisir, elle continuait de lui appartenir, même quand l'amour et l'estime avaient déjà disparu et qu'il ne demeurerait que le souvenir des jours en fleurs.

Marchant comme un automate et ne prenant conscience du chemin parcouru qu'en arrivant devant le mur du cimetière, Diane s'obstine dans sa solitude et refuse de voir les présences amies, de peur de n'être consolée. Près de l'enclos s'élève une construction incongrue, le crématorium. Si elle ne pleure plus, elle ne sourit pas sous les rayons d'un soleil insolent pour une cérémonie de deuil et, dans ses vêtements sombres, elle frissonne. Pas une feuille des arbres ne bouge. Un groupe en noir entre lentement et Diane lui emboîte le pas. A l'intérieur de la bâtisse, ce ne sont que murs nus et chaises rivées au sol. Contre des rideaux sombres s'élève une estrade semblable à celle d'un théâtre. Le cercueil est posé sur des tréteaux, entre deux cierges allumés, mais il n'y a aucune fleur ni le moindre ornement. Une allée descend vers le cercueil, centre et cœur du crématorium, le reste des installations demeurant dissimulé derrière

les rideaux. Diane n'est là que par souci de décence, n'attendant de cette cérémonie ni apaisement ni pardon. Seuls les poètes et les mystiques connaissent encore le secret permettant la traversée du miroir.

Les employés des pompes funèbres, stricts dans leurs uniformes, sont fort convenables, mais il leur manque les ors, les dentelles, les chants et tout le décorum des curés, eux qui ont appris depuis deux millénaires à soigner leurs fêtes macabres, à les farder de beauté et d'encens. La fille d'Yves, assise à l'écart du reste de l'assistance, est entourée de ses gamines et de son époux. Diane s'approche d'elle, esquisse un geste timide pour lui caresser la joue, la jeune femme se détourne. Les employés, inoccupés, tout raides, forment un cordon noir autour du cercueil en semblant attendre quelque chose qui ne se produit pas. Alors la fille d'Yves se lève, monte sur l'estrade et se dirige vers une chaîne hi-fi près de laquelle elle s'accroupit. Bientôt, les premières mesures du Requiem de Mozart remplissent la salle de frémissements sonores pour dire l'éternelle lutte entre ombres et lumières. Les harmonies divines apprivoisent la mort en s'efforçant de calmer les errances d'une âme. Les bassons répondent aux cors, la batterie ponctue l'écroulement de l'édifice musical. De musique un peu ivre, Diane s'absorbe dans la contemplation du cercueil, mais l'image reste trop abstraite. Les mots de son enfance, les prières d'autrefois montent à ses lèvres. Si elle pouvait encore prier, elle implorerait la Vierge, seule figure un peu tendre dans ce ramassis d'inhumanité plus ou moins grandiose.

Le Requiem s'achève, Diane lève la tête, regarde autour d'elle et une silhouette s'impose à elle. Un homme, treizième personne de l'assemblée, se tient loin du groupe des amis. Appuyé à la porte d'entrée, il la regarde et elle se laisse malmener par ces yeux occupés à prendre tranquillement possession d'elle. La silhouette est mince et souple, solide pourtant, avec à peine quelque chose d'androgyn, le corps habitant bien des vêtements visiblement choisis davantage pour leur confort que pour leur élégance. Les cheveux, courts, argentés, donnent de l'éclat au visage hâlé par la vie au grand air et non par les plages à la mode. Soudain, il lui sourit et toute sa peau se morcelle en un fin réseau de rides qui le vieillissent, mais le sourire est total et généreux. Il se donne dans ce sourire, découvrant des dents blanches et gourmandes.

Cet inconnu et elle sont de la même race, peut-être de la même famille. Comme elle, il doit pouvoir offrir et recevoir toute une vie dans un regard, tout perdre ou tout gagner avec la même sereine indifférence. Vivre ou mourir ne lui importe sans doute pas beaucoup, car il sait goûter la frénésie d'un instant. Le parfum d'un chemin, le murmure d'une rue, un visage entraperçu, une nuit passée sous un autre ciel, la paume d'une main ouverte sur ses secrets composent ses uniques bagages. Ces yeux posés sur elle semblent la comprendre... Enfin, elle se détourne en se sentant coupable d'avoir, un court et trop long instant, oublié Yves dont le corps gît à quelques mètres d'elle. Les préposés au service funèbre descendent le cercueil des tréteaux, le posent sur l'estrade, le poussent vers les tentures qui s'entrouvrent et se referment. La musique reprend, pas assez forte toutefois pour couvrir le crépitemment venu de l'arrière-salle.

Là-bas, loin d'elle, le feu s'est emparé d'Yves. Ses cheveux se sont enflammés, sa peau s'est cloquée en boursouflures éclatant comme sur la carcasse d'un poulet. Diane, accablée par ses pensées sacrilèges, se tourne vers l'inconnu, mendie le secours de ses yeux jaunes. Lui seul peut la rassurer, empêcher la peur de l'envahir et de la noyer. Parce qu'elle ne sait rien de lui, elle peut tout imaginer. Lorsqu'il lui sourit encore, c'est le même émerveillement, elle répond au sourire, puis baisse la tête.

Le cercueil n'en finit pas de se consumer alors que Diane voudrait partir, marcher dans la campagne, éviter les condoléances et les faux apitoiements. D'un mouvement qu'elle espère imperceptible, elle recule vers la sortie, se cogne à l'inconnu, se rattrape à la manche du blouson et murmure : "J'aimerais sortir. Voulez-vous m'accompagner ?" Il lui prend le coude et la pousse devant lui, comme pour l'absoudre de sa fuite. Dehors, abandonnant sa main dans la sienne, elle cligne des yeux à l'aventureux soleil d'avril. Le cimetière lui paraît tout gai, avec ses croix de guingois, les couronnes empesées dans leurs perles, les fleurs que le vent a eu la bonne idée de bousculer.

Derrière eux, le cortège quitte le crématorium. La fille d'Yves, ses deux enfants accrochés à ses jupes, les yeux rouges et le front bas, porte une boîte ornée de fleurs peintes à grandes touches naïves. Diane s'éloigne vite en compagnie de cet homme qui l'entraîne vers un camion rouge, assez rapiécé, dont il fait glisser la portière, puis il

la soulève et l'aide à s'installer, passe devant elle avec un sourire d'excuse et, brièvement, son corps s'appuie au sien. "L'autre porte est cassée. D'ailleurs, je me demande ce qui tient encore dans cet engin !" "Quel est votre nom ?" "Frédéric."

Se répétant tout bas les trois syllabes du prénom qui roule sur les lèvres, elle se dit qu'il lui va bien. C'est un prénom solide et terrien, rêveur et tendre aussi. Tournée vers lui, elle se laisse aller à regarder mieux dans le soleil son beau visage de médaille et son sourire dévastateur. Frédéric...

Le camion roule d'abord à travers les plaines à blé que Diane n'aime pas. Les lourds épis blonds se balancent au vent, tachés du rouge des coquelicots. La plaine a parfois des frémissements d'eau immobile, des coulées soudaines, des vagues creusant leurs sillons dans cette blondeur. On longe à présent les rives de l'Allier et la route se rétrécit à force d'épouser ses méandres. Devenue toute petite, elle escalade une pente et traverse un bois avant de parvenir à une étendue de prés verts gorgés d'eau, alanguis près d'une boucle du fleuve. Un bouquet de toits, mélange d'ardoises et de tuiles, se devine derrière de grands arbres et des bâtiments de ferme, aussi vastes qu'élevés, bordent une grille rouillée. "C'est ici."

Il se gare devant la grille et doit à nouveau passer devant elle, car elle ne parvient pas à ouvrir la portière. Brièvement, il se penche vers elle et sa bouche ne fait que l'effleurer, puis il saute dans l'herbe, pousse le portail qui grince et Diane vient le rejoindre. Une cour de ferme, close de murs sur un côté, domine de l'autre un étang tout en longueur, que l'Allier semble avoir oublié dans sa course. Des arc-boutants dignes d'une cathédrale donnent à l'assemblage de pierres un air mélancolique et une lourde porte de bois plein s'encadre entre les deux hauts piliers de ce qui fut jadis un pont-levis. "Viens voir, c'est un endroit magique. Je voudrais parvenir à le sauver, mais je ne sais pas si j'y arriverai, la ruine va plus vite que moi. J'ai déjà toute une tour qui s'est effondrée. A chaque nouvel orage, c'est un nouveau plancher qui éclate, des poutres qui basculent en défonçant tout sur leur passage. On dirait que cette forteresse ne cherche qu'à hâter sa fin..."

C'est un tout petit château fort lové autour de sa cour intérieure, avec des pierres mangées de mousse formant des saillies imprévues, une échauguette malicieuse, une fenêtre à meneaux trop élégante pour

l'antique machine de guerre qui ne peut même plus se défendre elle-même des outrages du temps. Les salles sont austères et magnifiques, offrant des échappées sur les étendues pâles de l'Allier et de ses débords. Certaines sont intactes et laissent deviner bien des splendeurs défuntes, d'autres semblent suspendues au-dessus d'un abîme, avec d'imposantes cheminées accrochées près du vide. Partout, des poutres cassées se balancent contre des crevasses humides et les plafonds éclatés évoquent un ventre à l'agonie laissant suinter ses viscères.

"Tu habites là ? " "De temps à autre, dans la petite maison, à l'entrée. Viens, on va faire du feu, ça chasse les tristesses." Tout en haut de la forteresse, un chemin de ronde semblant ne mener nulle part surplombe de façon vertigineuse les étendues d'eau calme. Tous deux se penchent par l'ouverture d'une fenêtre et la cour semble toute petite, vue de si haut. Côte à côte, courbés sur la margelle de pierre, leurs épaules se frôlent et la bouche de Frédéric vient heurter presque brusquement celle de Diane. Il lui entrouvre les lèvres et, pour mieux goûter ce baiser, elle se laisse aller davantage contre la pierre, comme attirée vers le vide. Alors il la retient, la rejette hors de l'embrasure. "Tu es folle. Ce n'est pas drôle, la mort. " "Embrasse-moi."

Comme elle l'a effrayé en s'amusant avec le vide, il la plaque fort au mur et son étreinte lui fait presque mal. Sa bouche la fouille rudement, puis sa colère s'apaise et ses lèvres ne cherchent plus qu'à savourer celles de Diane tandis qu'il se presse contre elle et s'imbrique à elle. Sa main vient errer sous la jupe noire, écartant le collant pour trouver la peau, la faisant gémir un peu et se coller plus étroitement à lui. "Pas ici, dit-il. Tu es vraiment folle. A deux pas de nous, il n'y a plus de plancher et c'est le vide." "Qu'est-ce que ça peut faire ?" " J'ai envie de t'aimer, pas de te tuer."

La maison, à l'entrée de la forteresse, minuscule et bien conçue, n'est qu'utilitaire, mais agréable. Il n'y a là que le strict nécessaire, une vaste cheminée de pierre brute et un canapé disposé en face d'elle. Le canapé a dû connaître des jours meilleurs, il y a longtemps déjà. Sur la salle ouvre une chambre propre et spartiate, avec un coin penderie où il n'y a pas grand-chose en fait de vêtements, trois jeans et autant de chemises, quelques pulls et deux blousons. Il y a encore une douche et un appentis rempli d'outils soigneusement disposés sur un établi.

Le feu jette des clartés douces et complices pendant que Frédéric arrache une pièce de vêtement après l'autre. Ses mains sont dures, exigeantes, douces et veloutées pour s'emparer d'un coin de peau qu'elles dépècent de ses secrets, puis en explorer un autre, voleuses, indiscretes et très aimantes. Diane s'ouvre et coule pour ces mains, pour ses doigts en elle, pour ces regards beaucoup plus qu'indiscrets. Pour lui, elle voudrait être encore plus nue, plus offerte, plus exhibée. Et quand il vient en elle, presque brutal, elle se cabre à peine sous cet assaut, puis elle l'enrobe d'humidité amoureuse. Jambes et bras mêlées, corps tordus sous les caresses, ils ne savent plus ce qui appartient à l'un ou à l'autre, avec cette impression de se tenir avec une multitude de serres et d'investir toute une chair. Puis les caresses se font mortelle douceur et c'est comme une petite mort du plaisir, avant la résurrection et de nouvelles folies. Entre d'autres étreintes et des empoignades plus tumultueuses encore, la nuit se passe à s'offrir des regards et des silences, à se dire des choses sans importance d'une voix beaucoup trop tendre. Frédéric l'aime surtout avec sa peau, il parle peu, mais quand il le fait, sa voix sait tout métamorphoser. La pièce devient, à son gré, mosquée ou crypte de cathédrale, palais de harem tout bruisant du rire des femmes et de murmures liquides, temple ou pyramides des sables, folie d'un seigneur seulement amoureux de l'amour...

Des vêtements naufragés, jetés en vrac, jonchent la pièce de faibles repères. Les lueurs des flammes donnent aux peaux nues des fragilités et des tendresses fugitives. Diane a froid soudain, il va lui chercher une couverture et elle adore le voir marcher nu, si à l'aise et si naturel. Quand il revient, il l'enveloppe et la frictionne pour la réchauffer, remet dans la cheminée une bûche énorme, qui réveille en tombant une gerbe d'étincelles, pluie écarlate et crépitante, puis il la serre contre lui, la couche parmi les coussins, se faufile à son tour sous la couverture et l'empoigne sans merci et sans douceur, avec sa fureur d'homme. Lorsqu'il s'est apaisé en elle et qu'elle le tient entre ses jambes, suspendue à lui, la tendresse revient et il écarte avec précaution les cheveux sombres, qui tombent sur les yeux. Par la fenêtre, on voit une lune ronde et pleine, qui jette sur la campagne des éclats d'argent. L'eau dormante luit comme une traînée de bave et la forteresse, préservée par l'obscurité, semble encore intacte et victorieuse.

On dirait que cette nuit ne parviendra pas à épuiser ou à rassasier Frédéric. Il revient en elle et son sexe, au bord d'elle, lui semble pour toujours impérieux et exigeant, jamais lassé. De toutes ses forces, il pèse sur elle jusqu'à faire craquer ses os et elle se dit que oui, ce serait beau de mourir en cet instant, de ne plus jamais connaître le soleil et les réveils fatigués, les séparations et le train-train des jours. Un tel désir et une telle furie ne devraient pouvoir mourir, mais en même temps, elle n'en peut plus d'extase et de noirs bonheurs et elle a le temps de se dire, avant de se laisser couler dans un sommeil épuisé : "C'est trop bon, c'est inhumain."

Le froid et l'inconfort de sa couche - un tapis très mince -, l'éclat du jour enfin la réveillent et elle se sent mal tout à coup, dans cette pièce vide, auprès de ce feu qui se meurt. Pourtant, elle n'est pas encore inquiète et s'attend à entendre d'un instant à l'autre éclater le rire de Frédéric, impatiente de sentir encore ses grandes mains la chercher et la traquer. Vite, elle s'habille et sort de la maison. Des pans de brouillard s'effilochent en révélant le pignon d'une tour, le faite d'une cheminée, mais la forteresse paraît, en ce petit matin blême, plus désolée encore que la veille, sous les éclats de lune. Partout, elle cherche à deviner le rouge d'un vieux camion déginglué, mais il n'y rien. Des traces de pneus demeurent seules imprimées dans la boue. Ainsi, il est reparti sans lui dire adieu, la laissant seule dans cet endroit désert, oubliant les mots d'extase criés ou murmurés. "Quel salaud !" crie-t-elle pour oublier de pleurer.

Sa voiture est restée près du cimetière et elle doit faire du stop pour y revenir. Les tombes sont toujours autant de guingois et les couronnes de perles n'ont pas perdu leurs airs ébouriffés. Devant le crématorium à présent fermé, l'un des employés des pompes funèbres qu'elle avait vu la veille est entrain de redresser une croix sur laquelle il est seulement écrit : Frédéric de Meauce. Il bougonne : " Foutue croix qui s'en va à la dérive à chaque enterrement ou crémation." "Qui était-ce ? " demande-t-elle. " "Un fou qui croyait pouvoir sauver son château sans aide et sans moyens. Il est un jour tombé de son échafaudage et a eu le dos brisé. Il était recroquevillé au pied de sa tour, crâne ouvert, bouche crispée. Il a mis trois jours à mourir, mais moi, je crois à tous ces bruits qui circulent. Comme il n'a pas compris qu'il était mort, il revient parfois, surtout si on dérange le cimetière..."

Au creux de son ventre, elle croit encore sentir les exigences du sexe de Frédéric, si vivant et si triomphant en elle. Pour Yves, il est déjà beaucoup trop tard, mais elle reviendra au cimetière.

La sorcière rouge

Quand les trois hommes entrèrent dans sa chambre, gênés, empêtrés d'eux-mêmes, n'osant la contempler et se signant à la dérobée, elle n'eut pas un geste, pas un regard pour eux. Elle se tenait debout, droite, pâle, belle encore, vêtue de la longue robe de velours incarnat qu'elle affectionnait et qu'elle avait mise pour cette fête de Noël, la dernière. Sa fraise tuyautée, ample sur le devant, droite derrière la nuque, l'obligeait à dresser la tête, mais c'était son maintien habituel. Elle portait sur sa jupe le tablier blanc, plissé et brodé, qu'arboraient les dames de qualité dans les Petites Karpates. Ses mains blanches, surchargées de bagues, émergeaient des manchettes d'or tombant bas sur les poignets. Au-dessus, les manches de lin se devinaient sous le velours à crevés. Ses cheveux très noirs finement crêpelés, où elle traquait impitoyablement le moindre fil gris, étaient relevés haut sur la tête. Une mantille les emprisonnait.

Ce qui surprenait le plus chez elle, c'était la transparence de ce teint d'ivoire, qui lui donnait un air immatériel et la faisait ressembler à un spectre. Dans l'ovale du visage, on ne voyait que l'éclat dur et métallique de deux immenses yeux sombres. La bouche, mince et sinieuse comme un serpent, demeurait serrée sur son mystère. La comtesse Erzsébeth Bathory, l'un des plus vieux noms de Hongrie, se dressait, impassible, immobile et redoutable encore, à trois toises des croisées. Ses yeux semblaient ne rien fixer. Pourtant, ils s'imprégnaient pour toujours du paysage sauvage que l'on apercevait derrière sa forteresse bâtie comme un nid d'aigle. Altière et sévère, la demeure paraissait faite pour défier les hommes et les invasions, peut-être même les siècles.

Derrière les pierres grises de Csejthe, derrière les murailles crénelées, les fortins, les chemins de ronde et les échauguettes, Erzsébeth apercevait le tertre nu, couvert d'une épaisse couche de neige, sur lequel était édifié le château. Plus loin, c'étaient les roches

escarpées des montagnes et la forêt de pins sombres et serrés, pour l'heure adoucie par le gel. Le soleil brillait, faisant étinceler tout ce blanc parfait. C'était un jour idéal pour la chasse. Combien elle avait aimé ces jeux de mort et de cruauté, ces traques sauvages ! Jamais, elle n'avait hésité à servir elle-même l'ours que ses mâtiens avaient acculé à un roc, le sanglier encore boueux au sortir de sa bauge, le grand dix cors pèlerin venu de Transylvanie, le magnifique auroch aux cornes effilées, au garrot puissant, qui chargeait soudain de toute sa masse quand on le croyait vaincu. Quelle beauté que le spectacle du sang chaud giclant sur la neige et y créant aussitôt un creuset pourpre ! C'était à la chasse qu'enfant, elle avait connu ses premiers émois et su qu'elle aimerait pour toujours le contraste du sang et de cette blancheur.

D'ailleurs, elle ne voulait tuer que ce qui était parfait. Sinon, à quoi bon saccager ? Il n'y avait que la pure beauté qui fût digne d'être abîmée, ce que ne pouvaient comprendre ces hommes du commun osant venir souiller la solitude de sa chambre. Ils se signaient lorsqu'ils pensaient qu'elle ne les regardait pas et l'appelaient « sorcière ». Pour elle, ce n'était pas une injure, mais plutôt un compliment. Celles de sa race avaient toujours connu les anciennes imprécations, les sortilèges invoquant le divin pouvoir d'Isten, le vieux dieu des Daces, celui de ses ancêtres. Il ne faut pas mépriser Isten, mais l'adorer. Le dieu oublié aimait le sang et le sacrifice des jeunes chairs, comme elle, exactement comme elle.

On lui avait reproché de lui avoir sacrifié six cent dix jeunes vierges dans les caves et les souterrains de ses châteaux. Comme si elle ne le savait pas ! Ce chiffre était même consigné dans son carnet. C'était là que les juges l'avaient trouvé, interrompant sa mission car le nombre prescrit était bien sûr six cent soixante six. Devant chaque nom des jeunes mortes,

Erzsébeth avait tracé de sa fine écriture de lettrée une appréciation prouvant qu'elle avait aimé toutes ces filles en les torturant et en les vidant de leur sang pour s'y baigner. Ainsi, elle ne les oubliait pas. Si elle les avait méprisées, aurait-elle tenu ce carnet ? D'ailleurs, elle avait toujours accompagné leurs souffrances, puis leur agonie de ses plaintes d'amour. C'étaient les doigts de toutes ces jeunes filles immolées et non les siens qui lui avaient offert de si torturants plaisirs.

Pourtant, ces hommes grossiers osaient profaner sa chambre sur l'ordre du Grand Palatin, ce traître de György Thurzo. Il était son cousin, il avait été autrefois son amant. Elle ne s'était pas trompée sur ses airs doucereux et sa peur du scandale. Il ne l'avait épargnée que par souci du renom de sa Maison et pour l'honneur de la noblesse hongroise. Toujours, ces mesquineries sournoises des hommes...

Elle se retourna brusquement vers l'intérieur de la pièce, embrassant d'un coup d'œil cette débauche de luxe à laquelle même Thurzo n'avait osé toucher : son lit au baldaquin de velours pourpre s'encadrant entre les deux cheminées où ne brûlait plus aucun feu, les massifs coffres de chêne sombre, sculptés d'exquise façon, alignés contre les murs et contenant ses plus précieuses robes, ses cassettes de bijoux, vides à présent, car elle avait voulu les partager également entre ses quatre enfants. Elle n'avait gardé pour elle que sa chaîne d'or à quadruple rang et ses bagues, grenats et rubis, pierres magiques, couleur de sang. Devant le miroir en pied, ébène et écaille, elle avait passé bien des heures à se contempler, puis à guetter les outrages des ans. Sa table de toilette portait toujours ses nécessaires en vermeil. Dans l'aiguière de cristal, on ne verserait plus aucune eau de rose pour parfumer ses mains. Sur le bureau aux pieds en forme de pattes de griffon étaient placés son écritoire et son sceau, portant sur champ de gueules trois dents de loup d'argent qu'enserrait le dragon des daces, celui qui se mord la queue. Le loup restait d'ailleurs son animal de prédilection. Erzsébeth en aimait la sauvagerie et le courage, l'intelligence aiguë. Sur le même bureau étaient posés des flambeaux d'argent où la dernière bougie s'était consumée. On ne la renouvellerait pas et elle ne s'abaisserait jamais à le demander.

Elle entendait le bruit des briques que les maçons chargeaient dans leurs brouettes, puis déchargeaient brusquement sur les dalles de pierre. Alors elle se détourna d'un seul bloc. La première fenêtre était déjà à moitié obstruée. Si elle s'était approchée de la seconde et penchée un peu, elle aurait vu, au-delà de l'enceinte de la forteresse, bien en contrebas, les petites maisons chaulées de blanc du village, l'église au toit en forme de bulbe. Tout près s'épanouissait la façade Renaissance, richement ornementée, du Petit Château, *son* château. Bien que plus somptueux, plus confortable que l'ancienne forteresse médiévale, elle lui préférait pourtant l'ouvrage de guerre. Là, elle

s'était sentie à l'abri lors de la visite de son cousin, encore préservée, même si la machine qui allait la broyer était déjà en marche.

D'ailleurs, c'était toujours chez elle. Bien sûr, il n'y avait plus ni domestiques, ni valets, ni servantes pour la servir. Seuls les chats noirs hantaient encore les solitudes glacées de Csejthe, les chats d'Isten, nés de ses incantations et des sacrifices de sang. Elle en avait vu passer sur les chemins de ronde, agiles, effrontés, efflanqués. Janos Ponikenus, le pasteur du village, ce petit homme peureux et rondouillard qui l'avait tant exaspérée, l'avait cependant bien fait rire lorsqu'il avait été soudain assailli par les chats.

Il ne restait plus à présent qu'une mince fente de quelques pouces, tout en haut de la première croisée. En dépit du soleil, en ce mois de janvier 1610, la chambre s'était peu à peu obscurcie. Elle se demandait si on allait aussi fermer cet ultime espace de lumière et la laisser en d'éternels ténèbres. Elle aurait pu supplier les maçons de laisse au moins cette infime ouverture, leur proposer une bague en échange de leur mansuétude, mais elle préférerait mourir que de s'abaisser devant de tels hommes, autrefois ses paysans.

A son soulagement, les maçons descendirent de leurs échelles, traînèrent leur matériel un peu plus loin. Ainsi, on lui accordait tout de même une minuscule ouverture sur le ciel. C'était peu, mais dans son actuel dénuement, c'était beaucoup. Erzsébeth ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi l'on s'acharnait ainsi sur elle.

Qu'avait-elle fait de si terrible ? Même si ses paysans n'étaient plus des serfs, ne lui appartenaient-ils pas toujours, corps et biens ? Que pesait la vie de ces êtres frustes au regard des sacrifices exigés par Isten ? Sorcière, elle l'était, mais non par ignorance vulgaire, car elle était instruite, bien plus que les autres femmes de la noblesse. Erzsébeth Bathory, comtesse de Nâdasdy, parlait et écrivait couramment le latin, l'allemand et le hongrois. Elle comprenait même le vilain patois des Petites Karpates, le *tot*.

Sa Maison avait été l'honneur et la fierté de la Hongrie. Ne venait-elle pas en droite lignée d'une des neuf tribus mythiques à l'origine de la fondation de l'Etat magyar ? Elle-même avait épousé l'aîné d'une des plus prestigieuses familles de Hongrie, jadis issue d'Angleterre. Ce n'était bien sûr qu'une union arrangée depuis son plus jeune âge, certainement pas un mariage d'amour. Ses trois filles étaient richement établies. Son fils unique, Pál, était lui-même fiancé

à l'héritière d'une des meilleures familles du pays. Elle était cousine de l'empereur et du Grand Palatin, cousine aussi du défunt roi de Pologne, Etienne. Et c'était à elle que l'on osait imposer cet outrage et cette humiliation ! Elle aurait préféré la mort, mais son exécution aurait fait trop peur au pusillanime Thurzo. Sa mort aurait fait trembler toute la noblesse de Hongrie, car elle aurait compromis le fragile équilibre existant encore entre les Habsbourg, régnant en leur palais de Vienne, et les Ottomans établis à Buda et à Pest. De là, les sultans administraient de vastes territoires couvrant plus de la moitié de la Hongrie.

Du vivant de Ferencz, son époux, Erzsébeth avait aimé à la folie la fête et les bals de Vienne. Elle avait dansé la pavane avec l'empereur. Elle avait ébloui Vienne de sa beauté énigmatique, fabuleuses parures, équipages princiers, de sa différence. Pour les dames de la Cour, elle demeurait cette étrange comtesse hongroise au teint si pur qu'on le citait partout en exemple, aux formes élancées, au port de reine. Son époux ne cessant de guerroyer au loin contre les Turcs pour le compte de l'empereur, elle était honorée à la Cour. Dans ses fiefs et ses immenses châteaux hongrois – ils en avaient seize, épars dans le nord et l'est du pays, sans compter leurs palais de Vienne ou de Presbourg –, c'était elle la maîtresse. Après la mort de Ferencz, tout l'avait mortellement ennuyée. Sa jeunesse enfuie, sa beauté menacée – elle avait alors quarante-cinq ans –, elle avait voulu l'outrance et la démesure, la barbarie, peut-être...

Le mur montait vite, devant la seconde fenêtre. Les hommes travaillaient avec précision, sans mot inutile. Ils avaient hâte d'achever leur sinistre besogne et de sortir au plus tôt de la chambre pour échapper aux regards impitoyables qu'elle dardait sur eux. La pièce était devenue presque obscure, mais elle n'avait jamais eu peur du noir.

Ce qui la préoccupait davantage, c'était le froid. Le froid indomptable contre lequel on ne cessait de lutter, à Csejthe. Il n'y avait donc pas de bois dans les cheminées, mais on lui avait laissé ses fourrures et pelisses de martre, zibeline, lynx ou hermine à la robe d'une irréalité blancheur. Des peaux de loup et de renard doré jonchaient les soieries de son lit. Elles ne seraient pas superflues pour combattre l'hiver, si long et si rigoureux dans ces montagnes. Durer, oui, il fallait durer. Pourquoi ? Erzsébeth ne le savait, puisqu'elle